Souvenirs...

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 3

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567766

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

„Puisque un coup t'a emporté, ô la moitié de mon âme, pourquoi moi, l'autre moitié, m'attarderais-je ici? Je ne suis plus aussi cher à moi-même, je ne me survis pas tout entier. Ce même jour a causé notre perte à tous deux".

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire comme si eût-il bien fait à moy. Car, de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

(Dix-sept ans après la mort de son ami, Montaigne n'était pas encore consolé. On lit dans son journal de voyage: „Ce matin je tombai en un pensement si pénible de Estienne de la Boétie et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal.")

(L'extrait ci-dessus reproduit est écrit en vieux français comme dans l'original.)

Souvenirs . . .

Novembre 1944 . . . Un épais brouillard avait envahi la plaine, tel que l'on peut en voir à cette saison. De la rivière bordant la route de petits nuages vaporeux semblaient s'en échapper. Notre village de baraques formant un des plus grands camps de l'internement militaire paraissait enveloppé par la brume. Tout paraissait triste et le moral s'en ressentait. Depuis un mois nous hospitalisions une multitude d'hommes, très jeunes pour la plupart, au langage expressif et chantant d'un de nos pays voisins de race latine.

Les hasards du service m'avaient désigné depuis un certain temps aux fonctions de secrétaire de commandant de camp. C'était l'époque où l'adaptation devait être rapide, où il fallait faire preuve de souplesse, de la plus grande compréhension possible et humanitaire en restant dans les règles que nous devions suivre. La tâche n'était pas toujours facile, la plus grande diplomatie était nécessaire pour maintenir une bonne harmonie, ménager intérêts et susceptibilités. S'il nous était parfois difficile de comprendre, à notre tour étions-nous compris . . . Je songeais à tout celà, porté à la rêverie, n'ayant que peu de courage ce matin-là pour aborder le travail qui m'attendait. Le poêle ronflait, dégageant une douce chaleur, le chien du commandant étendu paresseusement fermait un oeil et me regardait de l'autre. A quoi lui aussi pouvait-il bien penser . . . Sans doute à rien, ce qui était peut-être mieux ainsi. De la pièce à côté, l'écho d'une voix douce, légèrement musicale à laquelle je m'étais déjà habitué me laissait rêveur et pensif. Depuis un certain temps déjà je subissais le charme de ce grand jeune homme d'un peu plus de vingt ans, au regard doux, à la voix chantante qui faisait songer à

la poésie de son pays culturellement si riche. L'assemblance de nos fonctions faisait que chaque jour un contact étroit nous unissait. Je sentais chaque jour davantage toute l'amitié et la sympathie dont j'aurais voulu l'entourer. Qu'il était dur parfois de ne pouvoir déroger aux règles qui m'étaient imposées dans le but d'adoucir par quelques faveurs une vie factice à laquelle, de même que ses camarades, il avait tant de peine à s'accoutumer. Seul à seul nous avions abordé souvent de grands problèmes d'ordre social dans nos causeries toujours empeintes de la plus grande délicatesse. Nous cherchions toujours à éviter les sujets de froissements qui n'auraient cependant pas manqué si nous n'y avions pris garde. De sujets généraux nos discussions effleuraient de temps à autre le domaine sentimental. Tous deux nous avions compris sans nous l'expliquer d'une façon précise jusqu'où celà nous aurait conduit. Mais, tant de choses, de différence de situation, du provisoire où nous vivions ainsi que de l'instant prochain peut-être du retour au pays, nous séparaient, que sans le laisser paraître nous étions restés volontairement superficiels. Et pourtant tout ce qu'il me semblait voir et comprendre. Oh rêves et chimères, à réalités, réalisations... Rien n'était donc possible malgré les promesses qui semblaient à nos lèvres suspendues. Et le moment de la séparation ne tarderait pas, nous l'attentions d'un jour à l'autre, sans en parler, comme un fait irrévocable qui ne souffre aucune discussion. J'éprouvais comme un serrement au coeur rien qu'à l'idée de la séparation. Dans notre époque si troublée, qui aurait pu de l'un ou de l'autre fixer un revoir dans l'avenir.

Une fièvre collective semble s'être emparée du camp, tous affairés nous n'avons plus le temps de penser, les préparatifs du départ sont avancés, et dans quelques heures tout sera fini.

Et déjà le moment tant redouté était là. Main dans la main, yeux dans les yeux, désireux l'un et l'autre d'exprimer les pensées qui à cet instant nous tourmentaient encore, nous étions incapables de parler. Je ne saurais décrire les sentiments qui nous agitaient à ces dernières minutes. Nous étions troublés par tout ce que cette séparation rompait de chaude sympathie, d'échanges d'idées toujours profitables, ce contact de deux mentalités, d'intelligences qui sentaient leur similitude, de la perte d'une amitié naissante, qui parce que rare aurait approché peut-être la perfection.

Je le vis s'éloigner dans le trouillard ouaté qui persistait et je restai désorienté, comme séparé d'une partie de moi-même.

Décembre 1946,
Genève.

La paresse s'accommode de gémir sur le malheur des temps et d'invoquer des sauveurs qui apportent le salut tout fait. La virilité consiste à voir le mal, et, l'ayant vu, à se dire et à dire qu'il faut tâcher d'y remédier. Ollé-Laprune.